

ODE À GAILLET

Vous tous ici, oyez.

Au franchir du seuil et
Puisque voilà, ça y est,
Comment ne pas, Gaillet,
Ici te gribouiller
Et un peu te charrier !

Nous, hier ravitaillés
Des mots ensoleillés
Et toujours gentillets
Que tu nous octroyais,
Devenons tout brouillés
Car presque dépouillés
De toi ; comme effeuillés,
Voire un peu endeuillés
D'un ami côtoyé
Qui nous aura choyés
Et si bien égayés
En trente ans travaillés !

À ton labeur ployé
(Autant que bien payé),
Toi qui fus médaillé
Parfois tu vadrouillais.
Qui aimait glandouiller
Te faisait semiller ;
En haut tu tournaillais,
En bas tu trainaillais ;
Là où tu patrouillais,

Si quelqu'un rôdaillais
Tu le désennuyais.

Reliquer le gibier,
Qu'ici tu couraillais
Prêt à le mitrailler
De tirs « Leica-iés »,
Cela t'émoustillait,
Te faisait pétiller
Et même frétiller.
Ton cœur éparpillé,
Ou encor déployé,
Toujours émerveillé,
Aimait à gazouiller
D'hommages bafouillés.
Tes bons mots grassouillets,
À ton rire employés,
Ont - hélas! - effrayé
Les fruits du groseillier.
L'une te bataillait
Ou te disputaillait,
Quand tu la houspillais
Voulant l'estampiller :
Elle t'a rudoyé,
Même si tutoyé.
L'autre te tiraillait,
Quand tu l'entortillais
Sans la tripatouiller
Ni même chatouiller :
Elle t'a renvoyé

Penaud dans tes foyers
Sur ta moto plié,
Ô charmant écuyer !

Donc aux bords verrouillés
Et même murailés
Où tu eusses frayé,
Que de mots bredouillés,
De dire embrouillés,
D'aveux en pointillés !
Que d'égards délayés,
De propos chamaillés !
Que d'efforts gaspillés,
De défis cafouillés,
De revers essuyés
En *jokes* maquillés !
Que d'espoirs balayés !
Je ne veux étayer
Ici, mon cher Gaillet,
D'un torride cahier
Les sujets détaillés
De crainte qu'effrayé
Un quidam émeillé
Te traite d'empaillé.

Mais dis-le nous, Gaillet :
Sans vouloir te railler,
Fus-tu au poulailler
Un fol coq fourvoyé
Jamais déshabillé

Mais rêvant d'oreiller ?
Ô toi l'encanaillé,
N'auras-tu qu'essayé
Sans jamais couchailler ?
Nous diras-tu, Gaillet,
Si donc pour ripailler
T'as ramé, godillé,
Ou encor payagé ?

Bah ! voici ta quille et
Laissons tout plaidoyer.
Ô notre bon Gaillet,
Vois-nous à larmoyer.
T'es à peine taillé
Que notre œil est mouillé
Et nos regards noyés.
Garde, ami, ce feuillet
Et mes vers scribouillés.
Que ce bout rimailé
Aille à ton cœur, Gaillet !

Reçois, bien appuyés,
Nos mimis bisouillés
Sur ta joue. Torpillés.

Alain Le Pourhiet
16 janvier 2004